

[Poèmes]

Marie Deschênes

Numéro 120, hiver 2009

L'espérance de vie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13391ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Deschênes, M. (2009). [Poèmes]. *Moebius*, (120), 53–58.

MARIE DESCHÊNES

[Poèmes]

les adieux se répètent
comme des prières apprises par cœur
le cœur n'y est pas, non
(nos bouches hésitent
petites cathédrales
effondrées)
qu'avons-nous perdu
qu'avons-nous donné
pour être libres
(parmi les ruines)

*

l'est nous le serons
nous nous tiendrons
debout à côté des hommes
au japon noyé en nous

*

les paysages s'usent
sous les corps creusés le soleil
comme les os

*

au grand nord englouti
l'oiseau que nous sommes
cherche la lettre cherche
l'encre dans la mer

*

pour un après-midi sous l'arbre
nos paupières reposées
nous fûmes un été d'algerie
perdus à cimenter les étoiles

*

tu te prends à mourir presque là
que peux-tu faire
tous ces ciels qui t'évitent
en ta bouche
tu es exactement nulle part

*

vos mains firent trêve
au cœur des bourrasques
à peine vous fûtes sans le savoir
pendant une heure toute ma vie

*

ton silence et la mer
ne sont pas différents
soleils de roc en ressac

*

nous ne reposons
sur rien sous le sol
il n'y a que terre
sous terre il n'y a que sol
rendu à ce sol notions de dessous
et de dessus se confondent
au vide sans sens
la terre repose

*

nos doigts coulent
 parmi l'or
 qui bat

*

l'enfer captif entre tes dents
 tu mords
 le chien
 qui t'a mordu
 dans le miroir

*

séville je meurs séville
 dans des avions trop lourds
 qui bourgeonnent en moi jusqu'à perdre souffle
 des rêves éclatés en rubis
 j'entends les pétales s'écraser sur le sol
 séville es-tu la fenêtre
 le monde est-il dedans ou dehors

*

en ta salive nos cheveux se mêlent
 aux discours erronés des espoirs métalliques
 parcourue notre hanche comme des livres anciens
 lentes vis nos cuisses vers la terre
 le regard à l'envers tu nous déverses incertaines
 toutes d'escarpement sous les murs
 nous savons la chute mieux que
 quiconque tu nous dévales à la hache (cette
 rupture le miroir que ta langue pourfend)
 joueur d'enzyme en amont des naissances
 des ferments de nos ventres
 sont la mine où tu puises des cristaux d'eau-de-vie
 par ta soif trouvées, devenues, soulevées
 à la surface à la fin de soi le monde enfin
 noyées de limites abolies
 noyées lumineuses

*

au matin trompettes vides et casseroles accrochées sans
bruit dans la cuisine le soleil trop dur beurre gris dans l'air
les murs se dressent très hauts dans les montagnes en nous
n'embrassons plus l'éternité change de vide
l'autobus de 11 h 20 est sûrement une bonne raison
de ne pas mourir
nous parlons avec calme et ne disons rien

*

les objets
(fauteuil fenêtre lampadaire clé)
ont perdu un peu de leur immobilité
pourtant tout reste en place
à part peut-être la direction du soleil
sa course a dévié
mais qui s'en rend compte
à part vous et moi
c'est vous qui parliez d'apex
je suis là
à écouter les choses
(fridaire radio trafic de la rue delorimier bombes)
quelque chose m'échappe

*

depuis que les corps s'effritent
tu allumes des deuils comme des phares
pour mieux voir et loin dans les corps
tes vérités sculptées à même la cendre
deviens-tu femme et morte et veuve de toi-même
crois-tu en l'art en dieu en l'amour es-tu anarchiste es-tu
libre es-tu seule aimes-tu qu'as-tu perdu quelle heure est-il
encore
tu ne sais rien tu écris des questions
tu parles en déséquilibre
au faite des fins du monde
tes catalogues de catastrophes à assembler soi-même
que deviens-tu, vacillante au bord de toi
la vérité est-elle un chiffre qui se désagrège
est-elle un corps que tu oublies

